

/ Mercredi 15 mars,
Sacramento – Pasadena /

« Se prélasser dans la position punk du “no future” ne suffira pas non plus, comme si tout ce qui nous restait à faire était de nous installer pour admirer les parasites riches et cupides qui détruisent notre économie, notre climat et notre planète, en se félicitant tout du long qu’il y ait des cancrelats assez chanceux pour récolter les miettes tombées du banquet. Je dis : merde à ceux-là. »

Maggie Nelson, *Les Argonautes*

7 h 23

Dans le motel de Sacramento, je fais un rêve d'une lourdeur assommante, un rêve aussi sec que le désert qui reste imprimé dans mon esprit. Une voiture de police se rapproche de Corrie et moi, et le conducteur du véhicule me fait signe de me ranger sur le bas-côté. J'hésite un instant. Je regarde le visage de Corrie, elle ne dit rien, mais j'ai l'impression de pouvoir comprendre ce qu'elle pense. Le son de la culpabilité règne dans l'air. J'ouvre la vitre, il me demande mes papiers tout en mastiquant un chewing-gum. Cette mastication forcenée blesse mon oreille. Je ne vois et n'entends plus que cela. Le mouvement des mâchoires. Il observe les stickers que j'ai collés sur mes mains, le vernis bleu sur mes ongles, et les perles ovales sur mes poignets. Il regarde Corrie et nous demande de sortir de la voiture. Je lève mes pieds des pédales, mais parviens difficilement à me défaire d'une substance gluante qui relie mes pieds aux pédales de la voiture. Le visage du policier devient de plus en plus imprécis. Je parviens finalement à appuyer sur l'accélérateur. Je rêve d'un coup d'accélérateur. Tout ceci ne dure que le temps d'un rêve, et ne jamais

connaître la durée d'un rêve m'a toujours profondément déçue. Kafka trouve qu'il est plus épuisant de rêver que de veiller. Je comprends bien cela, depuis quelques jours, mes rêves m'épuisent plus qu'ils ne me distraient.

8 h 34

Pendant que Corrie dort, je lis les journaux, j'écoute la radio : « Impossible pour nous de vivre sans cette figure avec laquelle nous avons grandi, quelles que soient nos origines sociales. Je veux dire la figure du bourreau, évidemment. Pour nous, c'est le coach du lycée, le père autoritaire, le patron obsédé par le profit. Nous nous sommes habitués à cette forme d'autorité. Maintenant, il faudrait que nous parvenions à vivre sans elle pour que sa voix ne résonne plus en nous. Mais, comme nous sommes obnubilés par l'idée d'appartenir au camp des "Losers" ou bien à celui des "Winners", nous avons besoin de quelqu'un pour nous juger. La vulgarité et la logorrhée désastreuse de cet homme qui se déverse librement dans tout le pays montrent bien que l'Amérique est avant tout un pays que personne n'a jamais pu canaliser — la tentative de coup d'État du 6 janvier 2021 le montre bien. Les hommes puissants ont toujours cru qu'ils étaient maîtres et possesseurs de l'ensemble de la planète, qu'ils étaient des surhommes au-dessus de toute forme de jugement.

Même les extra-terrestres sont toujours, fictionnellement, reçus par le chef d'état américain comme si lui seul était le gardien de la planète. Il accueille ou bien boute plus ou moins élégamment l'étranger qui a osé s'aventurer sur ce territoire que certains n'ont pas hésité à considérer comme une nouvelle "Terre promise". Le reste du monde n'est que secondaire, c'est une large colonie composée de fast-foods où nous pourrions jouer à notre façon en prétendant être les rois du monde... »

Depuis que j'ai commencé mon journal, j'ai l'impression d'écrire un monologue intérieur. Les livres de Kerouac sont toujours prêts de moi – je suis tombée sur cette phrase, « *Telling the true story of the world in interior monolog* », elle traduit parfaitement ce que je suis en train de faire avec mon journal. En parcourant toutes ces villes américaines, j'ai l'impression de sentir la présence du démon de la réussite qui a poussé tant d'Américains à élire Trump. J'imagine des sorcières qui prépareraient des incantations pour jeter un sort à Trump et j'aimerais me joindre à elles.

Les trumpistes qui ont pris d'assaut le Capitole le 6 janvier 2021 montrent que l'histoire se répète, ce sont des rassemblements d'hommes violents qui veulent détruire les lois pour qu'elles se plient à leur volonté, tout comme les corps des femmes doivent se plier à leur désir, porteuses

contraintes de leurs fœtus, et considérées comme criminelles si elles avortent dans certains États américains. L'accès à l'interruption volontaire de grossesse n'est plus possible sur l'ensemble du territoire depuis 2022, certains États du Sud l'interdisent, d'autres, comme la Californie, le renforcent. Le pays me fait penser à une balance Roberval avec laquelle il serait impossible d'obtenir un équilibre en posant sur chaque plateau une masse de poids à quantité variable. Une partie du territoire pèse plus lourd que l'autre. Les années 1970 sont désormais loin, des droits se perdent et doivent être reconquis.

Je vois un pays couleur de deuil, donneur de leçons, qui nage en pleine surface et contrefait l'idée que l'on se fait de la liberté.

Une frise de destruction

Piétinement des territoires des autres pour rester la grande puissance

11 h 56

Ce matin, Corrie me dit que nos chemins vont se séparer aujourd'hui. Je ne sais pas si j'ai l'étoffe d'une aventurière. Pour moi, les adieux sont souvent douloureux. Mais, elle l'a décidé, alors je n'ai rien à dire de plus. Je la dépose donc près de la gare à la façade rosée de Sacramento. Avant

/ Mercredi 15 mars /

d'ouvrir la portière de la voiture, elle parle abondamment et me dit qu'elle n'arrive toujours pas à comprendre ma manie quasi obsessionnelle d'écouter Taylor Swift. C'est quelque chose de soudain que je n'arrive pas non plus à m'expliquer. Je dessine un cœur pailleté autour de mes yeux et je lui donne un des rubans que j'avais enroulés autour de mes poignets.

Je ne sais pas ce qu'elle va faire, on dirait qu'il se trame quelque chose dans sa tête. Je veux extraire toute forme de sentimentalisme de mon esprit.

Quelque chose fond à l'intérieur de mon cerveau. Je m'arrête devant la station-service. Corrie descend lentement de la voiture. Nous nous disons des choses banales qui pourraient ressembler à des mots d'adieu. Je me répète : « Pas de sentimentalisme ». Le regard que je porte sur elle me semble déjà lointain. Je pose à nouveau mes yeux sur la route. Je déglingue la pédale de l'accélérateur : je commence un peu à ressembler à ce pays constamment en état d'alerte. J'ai l'impression que le pays me murmure à l'oreille « *let's go, go, go* ». Puis, sur la route, à nouveau seule, je commence à être préoccupée par l'état de mon compte en banque qui se vide plus vite que la musique. J'ai aussi envie de tout recommencer : de conduire jour et nuit, d'apercevoir Corrie au bord de la route et de lui ouvrir ma portière de nouveau. Tout ceci me rappelle un sentiment

/ Swiftie /

ressenti dans l'enfance, le petit pincement lorsque l'on voit arriver la fin d'un film pour lequel on se prend de passion, le désir de le voir recommencer sans en être lassée. Je n'ai pas le temps de la voir s'éloigner. Mais j'imagine une silhouette qui deviendra assez vite une ombre caressée par une lumière orangée, la lumière de l'adieu. Je repense à cette phrase que répétait ma mère et que je détestais tant : « La vie est faite de rencontres et de séparations ». On ne s'y habitue jamais assez, on ne veut pas s'y habituer.

19 h 26

La route se déplie

Longueur, longueur, carburant

De longues heures

Ravisement de sentir les lames des heures vides

De la musique en tourbillon

Pour rajouter à la confusion sa juste vérité

Je ressasse des idées noires

La nuit, les cristaux d'étoiles ressemblent à l'enfance

Je m'arrête à Pasadena, au Lincoln Motel, dont la façade extérieure est agrémentée d'une enseigne dominée par une rose ardente. Cette fois, j'ouvre une porte rouge criard :

/ Mercredi 15 mars /

ce voyage ressemble de plus en plus à un jeu de portes. Je m'allonge sur le lit, au-dessus de mon crâne est fixée sur la tête de lit une photographie panoramique d'un stade, le Rose Bowl, et juste à ma droite, une grande glace recouvre le mur : il m'est impossible d'échapper à moi-même.

23 h 45

Je me retourne dans mon lit. Je fais fuir le sommeil en gardant les yeux fixés sur le plafond griffé. Le rêve contient dans son écrin une énigme qui s'est envolée au réveil, j'ai l'impression d'avoir perdu quelque chose d'important en chemin.

«*All of me changed / Like midnight*», chante Taylor Swift.

En écoutant l'album *Midnights*, je pense à mes insomnies qui viennent souvent vers trois heures du matin et qui me laissent seule avec moi-même. Depuis le début de la pandémie, je me réveille la nuit, c'est un réveil anormal, inquiétant, maladif. *Midnights* contient les récits des treize nuits blanches que Taylor Swift a eues dans sa vie. Il sort en 2022, et cristallise les insomnies collectives de ce début de décennie malade.

J'écoute intensément «Lavender Haze», expression envahie de couleur mauve qui désigne le «brouillard lavande» et qui pourrait ressembler au philtre rose de «la

/ Swiftie /

vie en rose», lorsque l'amour éloigne de la réalité brute, lorsqu'il s'agit de vivre sur un nuage flottant. Le morceau flirte avec le R&B des années 1990 pour aborder les rapports de couple du ^{xxi}^e siècle. En parallèle à l'épaisseur colorée de ce brouillard, demeure un profond dilemme, celui d'échapper à un conditionnement, de faire basculer l'idée que l'on se fait de la place occupée par les femmes dans l'espace domestique.

*« All they keep asking me / Is if I'm gonna be your bride /
The only kinda girl they see / (Only kinda girl they see) / Is a
one-night or a wife »*

Je regarde le clip de la chanson sur YouTube. Je vois des lieux qui tremblent d'une aura surnaturelle. Ils sont envahis par les plantes et le brouillard lavande qui entrent dans le salon. Toutefois, la chanteuse fait tomber les murs et pénètre dans un espace dans lequel des poissons nagent librement. Laith Ashley joue à ses côtés et l'accompagne par sa présence. Pour la première fois, un mannequin trans joue un rôle important dans un clip. Taylor Swift reste fidèle à elle-même. La nuit laisse la porte ouverte aux souvenirs incrustés qui ont voyagé et surgissent alors les anciennes relations, comme dans « Midnight Rain », une chanson dans laquelle Taylor Swift évoque le fait que deux personnes empruntent des chemins différents. La pluie ne s'impose pas comme toile de fond pour qualifier

l'extase d'une fraîche romance comme dans « Spark Fly » sur *Speak Now*, où le rendez-vous est fixé sous la pluie, « *Meet me in the pouring rain* », elle modèle cette fois l'intériorité de la narratrice : elle permet de dire le changement qui s'est opéré dès lors qu'il s'agissait de choisir à quoi ressemblera l'avenir, de renoncer alors à tout attachement avec l'être aimé — même s'il est son « *sunshine* » — parce qu'il ne voit en elle rien d'autre qu'une épouse (« *He wanted a bride* »). Ne pas suivre cette voie repose indéniablement sur un conflit dont les restes mémoriels surgissent à minuit.

Il y a aussi « You're On Your Own Kid », qui ressemble à nouveau à un récit de vie synthpop. Il parle d'une jeune fille anéantie par une peine d'amour qui rêve de quitter sa ville natale. Elle se réfugie dans ses chansons et finit par défendre son indépendance. Sur le plan sonore, elle se rapproche du style de New Order et la chanteuse fait aussi un clin d'œil au personnage de Carrie créé par Stephen King et à sa robe ensanglantée. La chanson établit un dialogue avec les swifties — et donc avec moi — en réévoquant le lien qui s'est fortifié depuis les débuts de la carrière de la chanteuse et en attribuant une valeur curative au bracelet qui sert d'alliance symbolique entre les swifties et leur idole : « *So, make the friendship bracelets, take the moment and taste it / You've got no reason to be afraid* ».